

« Le faux dilemme de Venise »
par
Gaël Charbau ⁽¹⁾ et Stéphane Corréard ⁽²⁾

Article paru dans « Le Journal des Arts » ⁽³⁾ n° 318 (du 5 au 18 février 2010)

Extraits :

« Des goûts et des couleurs, mieux vaut souvent ne pas discuter. Notamment lorsqu'il s'agit de déterminer quels artistes auront les honneurs de la République à Venise, mais aussi à Versailles ou au Grand Palais... /... Au-delà des préférences esthétiques, cependant, c'est bien la question du mode de désignation des artistes qui devrait faire débat, d'autant que les mêmes noms semblent souvent revenir en boucle.

Imaginons un monde idéal où, lorsqu'il est question de *représentativité* et d'enjeux nationaux, on utilise des méthodes démocratiques ; si l'on avait adressé au vaste public des professionnels ou des amateurs la simple question suivante : "*Quel artiste français confirmé est selon vous le plus légitime pour incarner la vivacité de la scène française ?*", une multitude de noms, sans doute, seraient apparus. Au lieu de cela, les directeurs de la DAP ([Délégation aux Arts Plastiques], ministère de la Culture) et de CulturesFrance (ministère des Affaires étrangères) ont réuni quatre experts pour effectuer ce choix hautement stratégique (ou, au moins, symbolique), quatre experts qui ont un point en commun que les plus simples amateurs de Cluedo auront découvert dès les premières secondes du jeu : ils ont tous été tour à tour et même simultanément les commissaires ou les commentateurs attitrés de Christian Boltanski (Alexia Fabre, Bernard Marcadé, Béatrice Parent, Joëlle Pijaudier-Cabot)... /...

La question n'est pas de savoir si Boltanski a les qualités pour investir le pavillon français à Venise, comme elle n'était pas de savoir si Jean Sarkozy aurait fait un bon président pour l'EPAD (d'expérience, en tout cas, Boltanski n'en manque pas, puisque la République lui a offert avec systématisme tous ses palais depuis près de quarante ans).

Le problème est bien plus simple que cela : en démocratie, certaines éventualités ne devraient même pas être envisagées, à moins que les portes et les fenêtres des bureaux ne soient suffisamment insonorisées pour ne *jamais* entendre l'ensemble des acteurs qui font le tissu vivant de la société, et du milieu de l'art contemporain.

Il ne devrait pas être envisageable d'annoncer que trois des quatre derniers artistes choisis par la France pour Venise sont voisins de palier [au sens littéral] depuis trente ans (Boltanski, Calle, Messager), que deux sur quatre sont mari et femme (Boltanski, Messager) et sont représentés par la même galerie (Marian Goodman), que le père de l'une dirige la catalogue raisonné de l'autre (Calle, Boltanski), etc. Il ne devrait pas être envisageable non plus que, pour la quatrième fois de suite, la France dépêche à Venise un artiste spécialiste de la sculpture installationniste "tragique". Il ne devrait pas être envisageable, pour finir, d'annoncer la semaine même de l'ouverture de ses expositions personnelles au Grand Palais et au Mac/Val [Vitry-sur-Seine] que Boltanski a, une fois encore, été choisi comme le seul artiste susceptible de représenter la France (à ce niveau-là de cumul, même Henri Proglia doit s'incliner...)

Certes, en France le népotisme s'est imposé tranquillement, quotidiennement, comme la norme. 98 personnes ne détiennent-elles pas 43% des droits de vote des entreprises du CAC 40, tenant dans leurs puissantes mains le sort de 4 millions de salariés ? Mais dans le champ de l'art contemporain, ce n'est même plus le népotisme qui nous guette, c'est carrément la consanguinité, le rétrécissement sur un tout petit nombre... Un peu comme dans une partie de jeu de stratégie, un « G4 » de galeries se partage les hauts lieux de la République des arts. Car il n'y a pas que Venise et ses installations poignantes. A Versailles, on verra ainsi successivement trois artistes par la galerie Emmanuel Perrotin (Veilhan, Murakami, Cattelan), tandis qu'au Grand Palais, pour les prochaines éditions de Monumenta, ce seront deux artistes de la galerie Kamel Mennour (Kapoor, Buren), laquelle a aussi eu droit à Venise (avec Claude Lévêque). Auparavant, à Versailles, c'était Jeff Koons ; prochainement, au Grand Palais, on annonce Bernard Venet (tous deux Galerie Jérôme de Noirmont). Avec toujours la même répartition esthétique des genres : au Grand Palais, la sculpture environnementale néo-minimaliste, à Versailles la sculpture tendance néo-pop à reflets qui joue sur les proportions et les échelles.

Entendons-nous bien, non seulement les artistes ne sont en rien responsables de ce système népotique, mais ils en sont les premières victimes. Quant aux galeries, on ne saurait leur reprocher de profiter d'une position dominante qui est plus la conséquence que la cause du système marchand mondialisé créé par l'allégeance à un âge industriel de l'art... /...

La presse, sous la pression de l'opinion publique, est *in extremis* parvenue à faire renoncer Jean Sarkozy à son désir d'EPAD, et Henri Proglia à un cumul "baroque". Peut-être qu'un vent nouveau, ou tout du moins contradictoire, parviendra bientôt à se glisser entre les murs jusqu'aux oreilles de ceux à qui il appartient, en tant que fonctionnaires censés appliquer intégralement les décisions des élus qui représentent le peuple, de faire respecter et de promouvoir l'hétérogénéité et le pluralisme de l'art contemporain français. »

(1) Gaël Charbau est rédacteur en chef du journal « Particules ».

<http://www.editions-particules.fr/>

(2) Stéphane Corréard est commissaire artistique du Salon de Montrouge.

Voir <http://www.ville-montrouge.fr/>

(3) Le Journal des Arts : voir <http://www.artclair.com/jda/index.php>